



Réception de Robert Darnton

DISCOURS DE ROLAND MORTIER
A LA SEANCE PUBLIQUE DU 1^{er} JUIN 1996

Vous n'êtes point le premier citoyen des États-Unis d'Amérique à être élu au sein de notre Compagnie. Quelques-uns de vos illustres compatriotes vous y ont précédé, mais à d'autres titres que les vôtres. Le premier d'entre eux, l'ambassadeur Brand Whitlock, élu en 1922, s'était attiré la sympathie et la reconnaissance de la Belgique en présidant aux activités de la Commission for Relief in Belgium qui, jusqu'à l'entrée en guerre des États-Unis, avait évité à notre population les affres de la famine. Francis Vielé-Griffin, élu en 1931, l'avait été comme poète et comme l'héritier de la grande aventure symboliste de la fin du XIX^e siècle. Le troisième, Benjamin Mather Woodbridge, élu en 1946, s'était signalé comme historien de nos lettres et analyste de certains de nos écrivains. Le quatrième, qui est aussi le doyen d'âge de l'Académie française, continue à nous étonner par sa remarquable créativité littéraire : vous aurez reconnu, j'en suis sûr, notre éminent confrère Julien Green.

Vous êtes donc le cinquième citoyen américain à figurer parmi nous, et vous l'êtes au titre philologique, ce qui surprendra peut-être l'historien que vous êtes. Il est vrai que notre acte fondateur étendait largement cette notion à ceux qui aiment notre langue, qui la pratiquent dans l'écriture et qui contribuent au rayonnement de notre culture française par leurs recherches savantes et par leur action à l'étranger. Votre œuvre et votre personnalité correspondent parfaitement à cette acception très large et très moderne à la fois.

Permettez-moi, après ce préambule et ce rappel, de m'adresser à vous en des termes plus familiers, plus adéquats à la cordiale amitié qui nous lie depuis notre première rencontre.

Cher Robert, ou plutôt mon cher Bob, vous êtes né à New-York en 1939, l'année même de l'invasion allemande de la Pologne qui allait déclencher la seconde guerre mondiale. Vous êtes donc citoyen de cette étonnante mégapole qui se revendique, plus que toute autre, de ses origines européennes, à la fois par son regard sur l'Atlantique et par la bigarrure de ses quartiers ethniques. Les New-Yorkais ne manquent ni d'humour, ni de fantaisie : ils appellent leur ville *Gotham City* s'ils sont passionnés de récits d'aventures et de bandes dessinées, type Batman ; ils l'appellent *The big Apple* pour des raisons qui me sont moins évidentes. Étrange obsession de la pomme et de sa valeur emblématique ! Quel rapport entre l'image de New-York et la tentation d'Ève au Paradis terrestre, et a fortiori avec la pomme de Guillaume Tell, ou celle d'Isaac Newton, sans même évoquer telle récente élection présidentielle ou telle marque d'ordinateur. Mais trêve de conjectures, ou de plaisanteries. Vous êtes New-Yorkais de souche et vous n'avez, durant votre jeunesse, guère quitté votre ville que pour les États les plus proches, quand ce n'était pas pour l'Europe, objet de toutes vos recherches.

Vous avez à peine deux ans lorsqu'en décembre 1941, après l'attaque contre Pearl Harbour, les États-Unis s'engagent dans la guerre contre le Japon et l'Allemagne. Votre père est de ceux qui participent au conflit qui va enflammer aussitôt toute la zone de l'océan dit Pacifique. Ô ironie ! Il sera tué le 18 octobre 1942, dans la bataille de Buna, au nord de la Nouvelle-Guinée, victime d'un avion américain qui mitrailla du mauvais côté. Erreur atroce, et même doublement affreuse, puisqu'elle frappait un vétéran de la grande guerre qui avait combattu dans les tranchées de Flandre.

Vous voilà donc, à l'âge de trois ans, orphelin de guerre et pupille de la nation. Votre père était, comme vous, écrivain, mais au titre de correspondant de guerre du *New York Times*. Vous le deviendrez, très jeune encore, et journaliste sans le savoir. Vous l'avez raconté dans le chapitre initial, *Confessions d'un germanophobe*, de votre livre sur la chute du mur de Berlin, ce *Berlin Journal 1989-1990* qu'on a assez sottement traduit en français par *La dernière danse sur le Mur*. Vous aviez quatre ans quand un des amis de votre père vous emmena visiter

Washington en notant soigneusement les impressions que vous formuliez dans votre langage enfantin. Cela donna, dans le *New York Times Magazine*, un article intitulé *Robert, 4 ans, au pays des merveilles*. J'y relève plutôt les prémices d'une intense sensibilité, comme cette notation au cimetière militaire d'Arlington : « Ici, c'est très silencieux, parce que les gentils soldats dorment... Tous ces soldats sont recouverts de petites maisons sans fenêtres et sans portes pour qu'ils ne puissent pas sortir. C'est pour qu'ils ne frissonnent pas de froid. C'est là que sont les gentils soldats. »

On comprend dès lors qu'à la sortie de la High School vous ayez choisi de vous spécialiser en histoire moderne et contemporaine. Brillant étudiant à l'Université Harvard, vous obtenez une des bourses les plus enviées, celle de la Fondation Rhodes, qui vous permet de séjourner trois ans à l'Université d'Oxford — premier séjour avant tant d'autres dans un des plus prestigieux collèges de la vieille ville universitaire. Vous y serez bientôt initié aux rites singuliers de ces institutions vénérables et aux mystères de ce genre littéraire typiquement représentatif de l'humour britannique qu'est le *limerick*.

Cependant des curiosités plus savantes vous animent déjà. D'instinct, votre intérêt se dirige vers l'histoire intellectuelle plutôt que vers l'histoire économique et politique. Encore s'agit-il d'une histoire intellectuelle liée, non à des individus, mais à des groupes sociaux et à leur action dans le temps. Vos contacts avec l'Europe se diversifient et se prolongent, en Suisse, en Hollande, à Paris, où vous nouez des amitiés durables avec le groupe des disciples de Braudel, le théoricien de la « longue durée ».

Le sujet de votre thèse de doctorat témoigne d'emblée d'une curiosité qui marquera une grande partie de vos travaux ultérieurs : un intérêt soutenu pour le climat mental de la période qui précède la Révolution de 1789 et, d'une façon générale, pour les origines et les débuts de cette mutation historique. La Révolution ne procède pas uniquement de mobiles économiques et sociaux : même si ces derniers sont prépondérants, ils s'intègrent dans des courants complexes, dont le sens n'a pas toujours été perçu très clairement, au point qu'ils sont parfois tenus pour aberrants. Ils ont pourtant créé, dans une certaine mesure, le terrain favorable à une transformation profonde des mentalités. Votre thèse sur la propagande prérévolutionnaire reste inédite à la Bibliothèque Bodléienne

d'Oxford, mais vous en avez tiré quelques éléments pour votre premier livre, publié en 1968. Intitulé en anglais *Mesmerism and the end of the Enlightenment in France*, il sera traduit en 1984 sous un titre plus provocateur, *La fin des Lumières. Le mesmérisme et la Révolution*. Peut-être seriez-vous moins catégorique aujourd'hui quant à ce caractère « terminal », car les Lumières ne s'éteignent pas avec cette soudaineté. Reste que la décennie antérieure à la Révolution a été marquée par la vogue extraordinaire des théories pseudoscientifiques lancées par le médecin viennois Franz-Anton Mesmer sur le *magnétisme animal*. L'arrivée de Mesmer à Paris, en 1778, allait transformer ce succès en un triomphe mondain. Ce médecin, qui n'avait rien d'un charlatan, affirmait que l'univers entier, animé et inanimé, baigne dans un fluide dont nous ne percevons que les phénomènes sensibles, chaleur, électricité, magnétisme, et il en développait d'audacieuses applications médicales. Le magnétisme était supposé avoir des vertus thérapeutiques qui se manifestaient au cours d'étranges séances de groupe : assis autour d'un baquet rond qui dispensait le fluide par des cordes et des baguettes de fer, les patients (qui étaient le plus souvent des patientes) recevaient en état de transe les vibrations magnétiques que le médecin captait dans des radiations astrales et transmettait à partir de son corps survolté. À une époque qui découvrait à peine l'électricité et qui, Rousseau aidant, communiait dans le culte de la nature et des forces telluriques, le charabia à la fois germanique et scientifique du prophète-gourou faisait illusion. Le mage avait d'ailleurs trouvé aussitôt des adeptes dans les milieux intellectuels de Lyon et de Strasbourg. Il n'allait pas tarder à subjuguier le beau monde parisien, en dépit des démentis de l'Académie des Sciences et de son secrétaire perpétuel, le marquis de Condorcet. Qu'on ne se méprenne pas sur la qualité des mesméristes des années 1780 : Mozart lui-même en était. Il fut à Vienne le protégé de Mesmer et il fera écho à ses théories dans un passage remarquable de *Così fan' tutte*.

Que le mesmérisme sonne la fin des Lumières, je ne le crois pas, mais il en souligne certainement les paradoxes et les contradictions. Perçu comme un savoir nouveau, il flattait aussi le goût du mystère et de l'étrange si répandu à l'époque, et dont d'illustres aventuriers, de Casanova à Cagliostro en passant par le comte de Saint-Germain et les frères Zannovitch, ont su jouer habilement. Il alimente, à l'époque, les conversations et les pamphlets, mais il a aussi des aspects secondaires,

que votre livre éclaire et analyse. Sous la plume de Bergasse et de Brissot, puis dans l'esprit de certains Girondins, le mesmérisme prend une couleur politique au nom de l'Harmonie universelle. La police se fait l'écho de propos séditeux et irrégieux tenus dans les réunions mesméristes. Les adeptes sont convaincus que leur maître est un génie discrédité par les institutions officielles et par un conservatisme borné. D'ailleurs, les êtres humains ne sont-ils pas égaux devant le baquet, et n'y voit-on pas « des hommes du premier rang veiller sur la santé de leurs domestiques et passer des heures entières à les magnétiser », comme l'affirme Brissot ?

À vous lire, mon cher Robert, on découvre une époque prérévolutionnaire bien différente de celle que nous offrent les manuels d'histoire. À travers le mesmérisme, phénomène fugace et fallacieux au plan scientifique, on perçoit le message qui a séduit toute une génération, celui de l'harmonie universelle que le XVIII^e siècle finissant transmettra au romantisme, mais aussi celui de la dégénérescence d'une société et de sa classe dirigeante. Ce message alimentera toute la pensée révolutionnaire française bien au-delà de 1789. Quelle admirable leçon d'histoire de la part d'un érudit de moins de trente ans ! La suite ne déparera pas ce magnifique départ.

Cette fois, en effet, l'objectif est plus ample et la documentation y abonde à tel point qu'elle avait découragé les chercheurs. Il s'agissait de reprendre à nouveaux frais et dans un propos original les études sur les débuts et sur la diffusion de l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert. C'est que la plus grande entreprise intellectuelle du siècle était aussi la plus grande entreprise de la librairie, avec d'énormes risques financiers. Vous allez l'aborder dans la perspective de l'histoire économique et sociale en publiant en 1979 un ouvrage qui sera traduit en 1982 sous le titre plus aguichant *L'aventure de l'Encyclopédie. Un best-seller au siècle des Lumières*.

Le privilège accordé aux « libraires associés » (Briasson, David, Durand et Le Breton) et les droits correspondants étaient passés en 1768 à un consortium d'où émergeait la forte personnalité d'un imprimeur d'origine lilloise, Charles-Joseph Pancoucke. Celui-ci eut l'idée de mettre à la portée du public le vaste ensemble de l'édition in-folio, dont le prix très élevé décourageait le lecteur moyen, en le réimprimant dans un format plus accessible, l'in-quarto. Il lui adjoignit des

Suppléments, avant de lancer vers la fin du siècle une monumentale *Encyclopédie méthodique* dont l'exécution allait s'étendre sur plusieurs décennies.

Pour élargir la diffusion de l'édition in-quarto, le groupe va s'associer à la Société typographique de Neuchâtel (territoire relevant alors de l'autorité du roi de Prusse, et non de celle de Berne). À côté de ces éditions privilégiées, des entreprises marginales vont surgir à Lucques et à Livourne. *L'Encyclopédie* est devenue décidément une bonne affaire. Grâce au riche fonds d'archives de la Société typographique et à quelques autres sources d'époque, vous avez reconstitué et débrouillé cet extraordinaire puzzle financier, idéologique et commercial. Sans doute *l'Encyclopédie* n'a-t-elle pas été ressentie comme un danger politique par le gouvernement français, mais il ne l'a soutenue que mollement et obliquement dans ses interminables démêlés avec l'Église, ou du moins avec une partie du clergé, car on en a retrouvé bon nombre d'exemplaires dans les bibliothèques d'institutions religieuses. Qu'il me soit permis de souligner ici l'importance des souscriptions recueillies à Bruxelles (46 au total) et à Liège (52), chiffres qui ne sont dépassés que par les 284 de Genève. Encore faut-il souligner que la majeure partie de ces 284 (exactement 177) est imputable à une officine qui appartenait pour moitié au Liégeois Bassompierre.

Des zones respectables du monde littéraire, vous allez passer ensuite, dans *Bohème littéraire et Révolution*, à des milieux plus douteux, parfois même équivoques et nauséabonds, que le terme anglais de *Grub Street literature* définit mieux que le terme plutôt sympathique de *bohème littéraire* utilisé par votre traducteur. Les études que vous réunissez sous ce titre en 1983 portent sur des régions peu explorées du marché du livre, ces bas-fonds où s'agitent pornographes professionnels, ratés littéraires, délateurs et pamphlétaires à gages, souvent à la solde des fonds secrets étrangers, très fréquemment anglais. À côté de ces colporteurs de ragots et de scandales, qui sapent — selon vous — les fondements moraux de l'absolutisme royal jusque dans la personne du monarque et dans son entourage immédiat, on voit s'organiser une contrebande active qui vit dangereusement des conséquences de la double censure en véhiculant des livres dits *philosophiques*, où Voltaire et Raynal voisinent avec les *Anecdotes sur Mme la comtesse du Barry* ou avec *Vénus dans le cloître*. Vous révélez les trafics clandestins des libraires, l'âpre concurrence qui les oppose, les carrières d'écrivailleurs

besogneux, mais aussi quelques promotions brillantes dues à la littérature : elles sont rarement celles des « grands », mais plutôt de médiocres qui ont su se créer une aura sociale et se glisser dans les postes à prébende. Vous mettez aussi, et surtout, l'accent sur le rôle que certains de ces exclus, comme Brissot, Carra, Gorsas,

Louvet, Hébert, mais aussi Marat, vont jouer dans la révolution de 89, et dans celle de 92, qui verra le triomphe soudain et tardif de tout un prolétariat littéraire légué par l'Ancien Régime. Ce dernier était en effet plus tolérant qu'on ne le croit généralement, en tout cas dans sa phase terminale : le voyageur Arthur Young, visitant à la veille du 14 juillet les étals de libraires du Palais-Royal, s'indignait du laxisme et de l'aveuglement d'un ministère déliquescant.

En 1984, vous changez une fois encore de registre pour aborder une série de cas très concrets touchant à l'histoire culturelle de la France. Vous la dépistez dans ses profondeurs cachées, et non dans les témoignages et les mémoires des grands de ce monde. Dans les *Contes de ma mère l'Oye*, vous sondez l'univers mental du peuple paysan tel qu'il se manifeste à travers son folklore. Vous ne vous contentez pas des versions très élaborées qu'en offrent Charles Perrault et Mme d'Aulnoye, mais vous prenez en considération toutes les variantes relevées par les folkloristes. Aux élucubrations de quelques psychanalystes, obsédés par la symbolique sexuelle, vous substituez une interprétation plus large, qui prend en charge l'ensemble de la thématique dans son insertion historique. Pourquoi voir dans le chaperon rouge l'idée de la menstruation, et dans la bouteille celle de la virginité, si ces deux objets n'apparaissent pas dans les versions les plus anciennes ? La réalité qui s'y reflète est bien plus atroce, et la sexualité plus directe et plus crue : elle est celle d'une natalité galopante dans un monde paysan hanté par la crainte de la famine. Monde de cauchemar, obsédé par le cannibalisme, quand ce n'est pas par l'inceste (songez à *Peau-d'âne*). La moitié des enfants y mouraient avant l'âge de dix ans, alors que la majorité des mariages durait à peine quinze ans, ce qui explique le grand nombre de marâtres dans les contes. Un enfant de plus pouvait signifier le passage de la pauvreté à la misère. La viande était rare, et signe de richesse. La beauté féminine s'incarnait dans des formes opulentes. Les pauvres abandonnaient leurs enfants ou bien ceux-ci les quittaient pour mendier sur les routes. Le monde évoqué dans les contes est cruel, amoral, dominé par la crainte du lendemain, par la hantise de la

faim, par la méfiance envers les autres. La ruse s'y oppose à la force brutale ; aucun principe moral n'y est énoncé : seule compte la réalité d'une société impitoyable et sans espoir. Un monde qui nous semble prodigieusement lointain, alors qu'il nous est historiquement encore si proche, voilà ce que nous apprend votre pénétrante analyse des légendes paysannes.

On passe, dans l'étude suivante, de la mentalité paysanne à celle des ouvriers parisiens. Les souvenirs d'un typographe nous permettent d'y pénétrer par intrusion. L'anecdote se rapporte à l'époque de son apprentissage, peu avant 1740. La vie des jeunes ouvriers était dure : logés dans un galetas glacial et sale, levés avant l'aube, rudoyés et insultés par leurs aînés, exploités par leur patron. L'un d'eux se décide à en tirer vengeance. Sachant l'attachement de ses maîtres à leurs chats, il imite plusieurs nuits d'affilée des miaulements tellement insupportables que les patrons finissent par les attribuer à des sorcières. Aussi demandent-ils aux apprentis de massacrer tous les chats qu'ils pourront capturer, à l'exception de leur chatte préférée, *la grise*. Les apprentis imaginent alors de se constituer en un simulacre de tribunal, où les chats, y compris *la grise*, seront pendus. Le narrateur insiste sur le côté hilarant de toute l'histoire et sur le plaisir que prennent les ouvriers à répéter vingt fois la scène. Ici encore, nous entrons dans un monde étrange de violence et de plaisanteries cruelles, où il n'est question que de bagarres, de fuites, d'ivrognerie et d'absentéisme. La torture infligée aux animaux y déclenche un rire gras et complaisant. C'est ce même monde que nous peindra encore, en plein XIX^e siècle, le puissant romancier Georges Eekhoud. D'autres études concernent le prolétariat littéraire, la stratégie des encyclopédistes, les lectrices de Rousseau, mais c'est sous le titre générique du *Grand massacre des chats* que vous les avez réunies : on comprend aisément pourquoi.

Avec *Gens de lettres, gens du livre* (anglais 1990, français 1992), vous revenez à vos enquêtes antérieures pour en dégager une sociologie historique de la littérature française du XVIII^e siècle. Vous y retracez les carrières, radicalement opposées, de deux abbés sans fortune. Le premier, Le Senne, est un pauvre diable qui n'a survécu que par ses démêlés avec la Société typographique de Neuchâtel où il avait eu la fâcheuse idée de s'embarquer, et qui représente une catégorie négligée par l'histoire, celle de l'écrivain marginal, besogneux, solliciteur, tarauté par le complexe de l'échec. En face, la carrière exemplaire, ascendante et spectaculaire,

du philosophe économiste Morellet, que la Révolution réduira à la gêne au moment où il accédait enfin à l'aisance et aux honneurs. Plus loin, c'est tout le rapport de la littérature à la Révolution que vous mettez en cause, en évitant la tendance si courante d'y voir un phénomène purement idéologique, réductible à quelques grands noms d'autant plus susceptibles de servir de boucs émissaires. Ailleurs, vous abordez les aspects les plus matériels du commerce du livre et de la spéculation, comme celle qui accompagne le lancement du *Système de la nature* autour de 1770, dans laquelle fut impliqué le libraire bruxellois Boubers, qui y fit d'ailleurs une faillite retentissante. À votre suite, on redécouvre cette vérité toujours actuelle que le commerce du livre est un marché comme un autre et que l'écrivain s'y trouve engagé par la force des choses.

Au fil des années, votre curiosité se concentre toujours davantage sur le monde de la littérature clandestine, mais avec *Édition et sédition* — publié en 1991 chez Gallimard dans la série des *Essais* — il ne s'agit plus d'une traduction, puisque le livre a été conçu et rédigé en français. Vous voilà donc écrivain français de plein droit, et un écrivain qui manie la langue avec autant de souplesse que de sûreté, pratiquant l'humour et le jeu de mots, tout en conservant l'extraordinaire talent de narrateur qui caractérise l'ensemble de votre œuvre.

On pourrait vous croire entièrement absorbé par la culture de la France prérévolutionnaire. Grave erreur, puisqu'un séjour à Berlin en 1989 vous donnera l'occasion de devenir l'historien du présent. Vous assistez de près à la chute du Mur et à l'effondrement de la R.D.A. et vous en donnerez une description saisissante dans un *Berlin Journal* (1991) où le sociologue reparaît derrière l'observateur dans une enquête révélatrice sur les dessous surprenants de la censure idéologique et sur la programmation de la production littéraire en « démocratie populaire ».

Que peut-on attendre de vous dans un proche avenir ? D'autres analyses, d'autres interprétations, d'autres synthèses, toujours aussi riches. Vous y travaillez déjà, j'en suis sûr, dans le calme des vieux murs du collège oxonien qui vous accueille à chaque début d'année, ou dans le silence des murs, plus récents ceux-là, du département d'histoire de Princeton. Ils nous vaudront de nouveaux livres, savoureux et savants, de votre plume alerte, allergique au jargon et aux modes éphémères.

À l'occasion de vos séjours dans la vieille Europe, n'oubliez jamais que vos confrères de l'Académie vous attendent parmi eux. Que vous leur offriez ou non une communication, ils seront toujours heureux d'accueillir le plus français des Américains, le plus élégant et le plus disert des historiens du XVIII^e siècle, le mainteneur, en ces temps troublés, du message que nous a légué cet âge des Lumières que vous avez si brillamment illustré et fait revivre.

Copyright © 1996 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer ce discours :

Réception de Robert Darnton. Séance publique du 1er juin 1996. Discours de Roland Mortier [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 1996. Disponible sur : < www.arllfb.be >